

Conclusion de *Motifs et proverbes – Essai de sémantique proverbiale*

P. Cadiot & Y.M. Visetti

Paris, Presses Universitaires de France, 2006, pp. 339-360

Le travail du proverbe

En quoi consiste, en définitive, ce que, jouant sur la double lecture du syntagme, nous appellerons le travail du proverbe ? A quoi nous a-t-il entraîné ici ? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre dans cette conclusion.

Programme général. Notre travail a trouvé son impulsion initiale dans un projet qui rejoint naturellement ceux de la sémantique linguistique et de la parémiologie. Nous souhaitons poursuivre de cette façon la recherche engagée dans nos publications précédentes : relier, dans le cadre d'une théorie des formes sémantiques, des traditions descriptives et des questionnements théoriques provenant de la linguistique de l'énoncé, de la sémantique des textes, et d'une phénoménologie ressaisie dans un cadre sémiotique. Pour avancer dans cette voie, il nous fallait : étendre à des paliers d'organisation plus complexe notre critique des modèles de type logico-syntaxique, comme des versions conceptualistes ou référentialistes du sens lexical ; soutenir une conception des structures prédicatives et énonciatives qui s'accorde à une approche continuiste et dynamiciste (microgénétique) du champ discursif ; approfondir l'opposition entre catégorisation et figuralité en y voyant, non seulement deux modes de la généralité traversant le sémantisme lexical, mais aussi bien deux régimes de constitution actifs au sein des discours et des textes, comportant une variété indéfinie d'états intermédiaires. Ainsi s'explique, par exemple, l'attention portée aux phénomènes de routinisation et de figement, dont la notion même de proverbe est l'une des meilleures illustrations.

Un peu différemment peut-être du projet initial, le parcours effectué recroise un ensemble de disciplines dont la coarticulation nous a paru nécessaire, et de nature à modifier les horizons de chacune d'entre elles. S'agissant d'abord de la linguistique, il s'agissait de montrer comment l'étude, dans un cadre dynamiciste, des modalités stratifiées de l'individuation sémantique des entrées lexicales et des structures prédicatives permet une meilleure prise en compte des conditions textuelles et interprétatives englobantes. Comme l'illustre l'exemple des proverbes, ces conditions ne se conçoivent pas indépendamment de pratiques et de représentations culturelles, dont la spécificité est un enjeu permanent. Nous rejoignons ainsi les nombreuses traditions qui ne confondent pas la singularité du langage avec une forme d'isolation, à laquelle on donnerait le nom incertain « d'autonomie ». C'est dans cet esprit – historiciste et culturaliste – que nous avons poursuivi le développement d'un

modèle visant à concilier, à la base, les exigences d'une sémantique des textes avec celles d'une linguistique de l'énoncé. Du côté de l'anthropologie, notre travail voudrait donner l'idée d'un modèle linguistique différent de ceux, étroitement cognitivistes ou logico-pragmatiques, auxquels la discipline s'est trouvée confrontée depuis le retrait relatif du modèle structuraliste¹. Enfin, en nous situant davantage du côté d'une approche sociologique des discours, nous soulignerons que notre conception de la figuralité, qui la retrouve au cœur de nombreux phénomènes de montée en généralité, permet de mieux comprendre les conditions linguistiques de la formation des doxas, qu'il s'agisse de sens commun, de représentations collectives, voire d'idéologies.

Dynamique proverbiale. Appliqué au cas des proverbes, un tel programme suppose d'y retrouver des phases distinctes de différenciation et d'individuation, l'objectif étant de ressaisir les métamorphoses qui sont au cœur des interprétations, et permettent des « refontes » d'une énonciation à l'autre. Rappelons ainsi quelques-uns des points principaux de notre modèle.

Loin de reconduire une opposition entre sens littéral, et sens métaphorique ou formulaire, notre approche propose de reconnaître le co-déploiement de quatre phases : (i) scénographie sensible et pratique, (ii) motifs/topoï proverbiaux (généricité figurale), (iii) gloses en maximes, préceptes moraux, ou principes pragmatiques, (iv) thématique-cible en situation. Autrement dit encore, la dynamique sémantique du proverbe : pivote autour d'une « matrice » transposable (le 'motif proverbial'), dont le caractère métamorphique renvoie à une « convertibilité » interne des structures prédicatives et de leurs arguments ; confère un statut d'emblème aux couches figuratives et pratiques des scénographies, ce qui introduit d'emblée un jeu par rapport aux perspectives catégorielles et dénominales, et autorise des variations sensibles de physionomie ; rejoint, de manière volontiers plurivoque, un horizon de maximes, de sentences, de topoï plus stabilisés au plan argumentatif, dans lequel la singularité du proverbe ne saurait toutefois se résorber.

Le statut modal définitoire du genre proverbial appelle à son tour plusieurs remarques. Tout d'abord, on ne saurait le ramener à la présence de marques spécialisées. En second lieu, et qu'il y ait ou non de tels marquages explicites, tout énoncé proverbial se signale par une composition modale équivoque, et jamais définitivement arrêtée. C'est ce que nous avons appelé la bascule gnomique/déontique, avec ses effets de fluctuations, ou d'alternances. Enfin, nous avons insisté sur le fait que la modalisation imprègne toutes les phases du sens, depuis la mise en place des actants et des valeurs lexicales, jusqu'à l'enrôlement des partenaires dans une énonciation singulière.

Une telle modalisation, à la fois généralisée et instable (jusqu'à faciliter une forme d'indifférenciation entre perspectives gnomique et déontique), crée l'impression que le proverbe ne ferait que manifester une structure immanente à la fois à la langue et aux représentations collectives. Un statut double, en somme : prétendu dépli analytique du langage, d'une part, bon sens empirique, de l'autre. Différemment toutefois d'autres

¹ Conceptions cognitivistes et logico-pragmatiques qui ont passablement dénaturé le tableau de la « pensée symbolique » que l'anthropologie sociale et culturelle avait antérieurement dressé. A suivre en effet ces conceptions, il faudrait croire que le symbolique n'a de place que seconde ou dérivée. Nous nous situons bien entendu à l'opposé. De même que, au plan anthropologique, le « symbolique » n'est pas ce qui advient une fois que la pensée logique ou causale a échoué, de même, au plan linguistique, le « figural » n'est pas ce qui prend le relais une fois que le sens référentiel et conceptuel a épuisé ses munitions !

formations doxiques, la masse des proverbes ne renvoie pas à une systématique rationnelle, ni à un réseau catégoriel exploitable comme tel. Même si, à un certain niveau, se dessinent des thématiques consistantes, chaque proverbe tend à creuser sa propre idiosyncrasie. Notons enfin qu'en tant que stéréotype affiché, le proverbe peut signifier aussi bien une remise en cause qu'une reconduction des figements – chacune de ces perspectives pouvant d'ailleurs faire l'objet d'évaluations positives comme négatives, au titre d'un ressourcement du langage.

Revenant à la notion de motif proverbial, nous rappellerons qu'elle ne fait que reprendre et synthétiser des notions classiques de motif narratif et de topos provenant de la narratologie, de la folkloristique et des études littéraires. Une telle synthèse était rendue nécessaire par la particularité du micro-genre proverbial, qui fusionne, sous une forme stéréotypée, des esquisses narratives et agumentatives. Mais elle exigeait de notre point de vue une refonte substantielle, en raison de la nature directement métamorphique du sémantisme proverbial. Notre démarche a été de définir une notion de motif qui reprenne, au niveau de structures prédicatives complexes (articulées, par exemple, en protase et apodose), le principe d'une différenciation en phases de sens, en même temps que le concept de généricité figurale, élaboré dans un premier temps au niveau du lexique de base. Ainsi le terme de *motif* se trouve-t-il à présent relié à une perspective globale, qui va du morphème au texte, en intégrant des formations de complexité, de stabilité et de spécificité très variables.

Si évidemment bien du travail reste à faire, notamment au niveau grammatical d'une théorie des constructions, il nous semble que le cadre en a été tracé dans ses grandes lignes. Le proverbe a servi ici de déclencheur, puisque traiter de son cas comportait dans notre vision de prendre en compte les dimensions suivantes :

- non fixité du sens, renvoyant à un statut sémiotique flagrant « d'ouvroir à topoï » ;
- dimension holiste et continuiste du champ perceptif, comme du champ discursivo-énonciatif, impliquant une refonte des structures de la prédication ;
- au-delà de toute perspective dénotative et véridictive, immédiate disponibilité des ressources lexicales pour des montées en généricité ;
- conversion des scènes en emblèmes ; états transitionnels entre figurativité et figuralité ; résorption des actants dans un jeu d'attributions et de relations ;
- intégration de diverses strates thématiques : (i) structures prédicatives et lexicales, avec schéma actantiel ; (ii) niveau actoriel ; (iii) niveau agonistique, recompris comme synthèse entre généricité figurale et esquisses narratives/topiques/modales, avec les divers parcours de recomposition que nous avons pu décrire (fusionnements et répartitions en direction de pôles agonistiques, conversion des scénarios en simples scansions génériques).

Leçon lexicologique. Le lecteur pourra se reporter aux chapitres 2 et 7, où nos principaux postulats et résultats sont présentés. On se contentera ici de reproduire les passages suivants.

- On vise à établir un cadre de travail qui satisfasse aux exigences d'une théorie non fixiste et non déterministe des *anticipations lexicales*, tout en faisant leur place à des principes d'identification permettant de parler d'*unités lexicales*. Les conditions principales en sont la mise en place, tant dans le travail lexicologique que dans l'analyse textuelle, d'une stratification en phases de sens, inégalement stables et différenciées, et toujours elles-mêmes en cours de constitution au fil du discours et des représentations attenantes. La notion d'*anticipation lexicale* a vocation à dépasser et englober celle d'un lexique réduit à un dépôt d'acquis déjà constitués. Cela implique de ne pas concevoir seulement les

anticipations en cause comme un réseau interne au système de la langue, ou fixé dans une mémoire lexicale, mais aussi comme un plan de travail actif au sein du discours. Autrement dit, on récuse tout enfermement du jeu d'anticipations dans l'immanence d'un « système », pour concevoir les dynamiques de constitution comme liées à la possibilité du glissement et de l'innovation, donc à un dépassement de l'opposition entre langue et discours.

- La question des anticipations lexicales s'inscrit dans une vision diversifiée des formes de généralité, où l'on commence par distinguer entre une forme domaniale et catégorielle, et une autre, figurale et transdomaniale.
- Le rejet d'une vision atomiste et immanentiste du lexique entraîne une diversification des phases de sens impliquées à chaque palier d'intégration. Cela se fait notamment par la médiation de structures de thématization du type *motifs* ou *topoi*, qui peuvent organiser diversement les champs lexicaux, selon les *phases* considérées. Il convient alors ne pas traiter les motifs ou *topoi* en question comme des données univoquement déterminées, ni au niveau de leur contenu, ni au niveau des formes lexicales et discursives qu'ils empruntent – quand bien même il en existerait des réalisations canoniques.
- Quel qu'en soit le nom, le statut, ou le palier d'intégration (morphème, mot, lexème, syntagme), le principe d'unification sémantique d'une entité lexicale, si on la pense au niveau d'une généralité figurale, ne renvoie pas à une notion de type, de formule ou de schème (même instable), mais à un continuum de motivations. L'unification ne consiste donc pas à définir une quantité achevée, individuée selon un modèle fixe (par exemple dans le format d'une « définition »), mais repose sur un principe de mise en continuité, qui reste tributaire d'un domaine d'observation. Ainsi peut-on éventuellement unifier, en l'indexant sur un ensemble très resserré de formes, tel faisceau de motifs, directement articulé à un réseau plus vaste de formes solidarisées à divers degrés. L'ensemble indexant et le réseau accédé des formes-valeurs solidaires, se stabilisent et s'identifient l'un par l'autre, du fait de leur mise en regard. Si on se focalise sur un index unique (comme par exemple dans certaines de nos descriptions antérieures, centrées sur ce que nous pourrions appeler un mot-morphème : table, arbre, boîte, etc.), celui-ci apparaîtra comme la seule clé d'unification, pour ce qui devient de ce fait un réseau propre de collocations, de phraséologies, de variantes, de gloses plus ou moins expansives, souvent collectivement transposables. Ainsi la solidarité interdiscursive manifestée par ces formes montées en réseau a son corrélat dans l'unité que lui confère la cristallisation autour d'une entité morphémique-lexicale singulière.

L'étude des proverbes conduit également à s'interroger sur la notion de *lexique commun*, dans l'idée d'y rapporter les valeurs qu'ils promeuvent plus particulièrement. Une telle démarche s'oppose finalement à celle de Greimas (1970 [1960]), qui préconisait que l'on recherche un « système de significations fermé », propre au petit monde proverbial, pour le retrouver réalisé ensuite dans les valeurs lexicales. On a vu en effet en effet qu'il n'est pas vraiment possible de déployer un classement systématique des thèmes concernés, et de fait, on peut douter que l'ensemble des « affaires humaines » brassées par le micro-genre proverbial présente quelque unité, ou clôture thématique. Comment, dans ces conditions, pourrait-on dégager un répertoire sémique ou catégoriel propre ? L'option qui s'ouvre alors est plutôt celle d'une comparaison avec d'autres formes ou valeurs lexicales, largement communes dans la plupart des cas.

Sans reprendre ici la discussion menée au chapitre 7, il paraît essentiel de souligner que *commun*, en l'occurrence, ne doit pas être confondu avec *général*. Parler de *lexique général* supposerait de rattacher tous les effets de sens à une matrice unique supposée les engendrer, que ce soit par instanciation directe ou par dérivation. Or, d'une part la généralité du lexique n'est pas générative en ce sens, puisque, comme nous l'avons dit, ses couches de sens les plus génériques constituent une ressource perpétuellement ajustée, à leur propre niveau, par l'ensemble des engagements dans les discours. Et par ailleurs, toute généralité n'a pas au même degré un statut de référence commune, qu'on pourrait dire transversale à tous les idiolectes et sociolectes². Au-delà même du lexique, on admettra que toute notion de langue commune ne peut être que présomptive, renvoie à une normativité (en même temps éventuellement qu'à des questions de distribution ou de fréquence), et se soutient en définitive de la modalisation et de l'évaluation réciproques des locuteurs dans un ensemble d'interactions.

Avec un tel lexique commun, le proverbe entretient donc une relation qu'on dira peu commune, dans la mesure où s'y conjuguent banalité, autorité et singularité. La singularité passe beaucoup par un usage jamais entièrement balisé du sens lexical, qui a des incidences à tous les niveaux du jeu sémantique. Tantôt le proverbe reprend des idiomatismes et des valeurs que l'on retrouve couramment ailleurs, tantôt il apparaît comme leur porteur unique. Dans tous les cas, il suppose la réouverture des valeurs les plus massivement communes, non pour les révolutionner, mais pour en manifester la plasticité et la profondeur. Comme nous l'avons écrit, la force du proverbe réside beaucoup dans le fait qu'il maintient étirée et fluctuante la zone des valeurs doxales, en la circonscrivant pourtant dans une forme d'exactitude simple qui lui appartient en propre. Ce qui fait directement écho à son statut de fleuron du sens commun, à la fois émanation spontanée, intensification, et relève doctrinale d'une prétendue « sagesse des nations ».

Normes, dispositions, doxa. Même mis à distance, le proverbe garde par vocation le statut d'une norme, chevillant l'une à l'autre langues et représentations sociales. Il y aurait donc quelque artifice à n'en faire qu'un objet philologique et sémantique – surtout d'une sémantique repliée sur elle-même, qui n'intégrerait pas dans son enquête la diversité des fins et des façons d'enrôler le langage – reconnaissables par exemple dans les genres. A tous égards, il paraît difficile de ne pas tenir compte du fait qu'en tant que micro-genre, le proverbe (comme toutes sortes de formes apparentées) soit un produit, en même temps qu'une contribution à la formation de la doxa : non pas tant au sens où il délivrerait tel contenu particulier, mais presque à titre de forme générale, en laquelle toute distinction paraît s'effacer entre langue et idéologie.

Toutefois, une conclusion n'est pas un endroit approprié pour s'engager dans un nouveau travail, et en l'occurrence, dans une discussion détaillée des notions de norme et de doxa linguistiques. Il faudrait, notamment, restituer les termes du débat centenaire sur les fondements de la sociologie autour des questions de normes sociales et de dispositions individuelles (par exemple chez des auteurs comme Tarde, Durkheim, Dewey, Wittgenstein,

² La sectorisation des moyens lexicaux est bien sûr un fait admis de tous. Mais elle est souvent rabattue sur un problème d'archivage de tournures ou d'acceptions décalées à divers titres (parlers régionaux ou marginaux, langues de spécialité, idiolectes littéraires, savants, médiatiques, etc.). Autrement dit, ces formations sont considérées, soit comme totalement « exotiques », soit comme des ramifications latérales d'un tronc lexical unique, dont la généralité ne serait pas remise en cause par leur existence.

Ryle, Bourdieu, et bien d'autres). Il faudrait, de même, revenir aux travaux de ceux qui ont fait une place décisive à la question des normes en linguistique : par exemple, Schuchardt, Meillet, Guillaume, Hjelmslev, Coseriu. Puis, dans une période plus récente, privilégier les approches qui visent à déterminer les formes proprement linguistiques d'une doxa susceptible de s'inscrire à divers niveaux du sémantisme (comme dans le programme d'une *doxanalyse*, formulé par G.-E. Sarfati). Loin d'une telle ambition, notre intention est seulement de faire, à partir de notre expérience du proverbe, quelques remarques susceptibles d'alimenter la réflexion, cela sous divers angles : place dans le fonds commun, modes de la mise en forme, niveaux de détermination, reconnaissance et adhésion, intrication des modalités (gnomique/déontique, pouvoir/devoir).

Le proverbe, tel que nous l'avons traité ici, illustre en effet l'ensemble de ces questions, et, à travers la diversité de ses usages, va solliciter tous les pôles de l'espace problématique de la normativité. Par statut, il oscille entre disposition et norme, habitude et obligation, routine et rite, perception et croyance, cliché et prescription, figement de la norme et réouverture de l'interprétation. C'est ici l'étirement de la normativité, et donc de toute doxa, entre *disposition* et *norme* proprement dite, qui nous retiendra surtout. Non sous l'angle d'une analyse causale, ni sous celui des modes de présence, entre « tacite » et « explicite » ; pas non plus en termes de l'opposition entre société et individu. Il s'agit plus simplement de souligner de quelle façon notre modèle et nos descriptions font écho à cette problématique des dispositions et des normes, qui, outre qu'elle approfondit le dédoublement du jeu modal, entre dotation de capacité et interpellation obligeante, est une clé essentielle pour l'ouverture réciproque entre une philosophie, ou une sociologie des pratiques, et la phénoménologie³.

Sans bien sûr retourner aux grands textes de référence en la matière, il nous suffira d'évoquer, sur un mode syncrétique, quelques-uns des aspects principaux des notions de disposition, d'habitude et d'*habitus*⁴, ici grossièrement alignées pour les besoins de notre cause. On dira d'abord que les dispositions sont internes, non aux individus pris à l'état isolé, mais aux activités et au milieu dans lesquelles ils sont engagés⁵. Elles ne s'attestent qu'en fonction d'une signification accessible dans la situation en cours. Ce sont des anticipations, non d'actes récurrents à l'identique, mais de modes ou de manières de répondre, de formes de déploiement d'une activité, qu'il est difficile de renvoyer purement et simplement à des états préalables, surtout s'ils étaient conçus comme des causes déterminantes. Si le jeu de langage des dispositions tend à les projeter sur les individus, à la façon de propriétés internes, il est

³ Nous remercions S. Laugier de nous avoir fait connaître certains travaux susceptibles de favoriser ces échanges. Cf. par exemple le numéro de *Raisons pratiques* sur *La régularité* (Chauviré & Ogien éd., 2002), ainsi que l'ouvrage de E. Bourdieu (1998). Les remarques qui suivent sur les notions de disposition ou d'*habitus* en sont tirées. On mentionnera également le chapitre « La connaissance par corps », dans les *Méditations pascaliennes* de P. Bourdieu.

⁴ Amorce d'une liste, qu'il serait loisible d'allonger (*capacité, aptitude, savoir-faire...*) balayant ainsi tout un espace, allant du virtuel à l'actuel, et du générique au spécifique. L'important est sans doute de préserver quelques intuitions de base : connaissance incorporée, savoir non propositionnel, actualisation dans et par la situation, coordination immédiate entre *ego* et *alter*, flexibilité, régularité, normativité, qualité singulière, individuation sur fond d'un « continuum » dispositionnel toujours-déjà actif (ex. : [savoir] danser, jouer au tennis ou aux échecs, bricoler, parler anglais, faire la conversation, être adroit ou enclin à la colère).

⁵ Il convient bien sûr de ne pas aligner la paire disposition/norme sur l'opposition individu/collectif. Les dispositions ne sont pas purement individuelles, mais une façon de qualifier un certain état de l'intersubjectivité en prise sociale – une « qualité » non des individus, mais de leur engagement dans un champ. Les normes ne sont pas seulement des codifications extérieures, sous une modalité d'obligation ou de modèle à suivre, mais aussi des institutions toujours modulables de dispositions plus ou moins caractérisées au niveau individuel.

essentiel de les rapporter à un être-au-monde, incarné dans le couplage d'un corps et d'un environnement, lui-même appréhendé en termes de situation, d'écologie naturelle et sociale, mais aussi d'institution. Qu'il s'agisse alors d'interaction avec un milieu, ou d'intersubjectivité, une concordance se met en place, qui précède toute intellectualisation (Chauviré 2002). On pourra aussi parler de dispositifs, qui ne s'actualisent que dans le cours d'action auquel ils contribuent, et en lesquels la distinction entre constitution et simple régulation s'estompe. Ainsi de l'habitude, qui « émerge dans la situation qu'elle contribue à organiser » (Garreta 2002).

S'il en existe bien sûr des formes qui présentent un caractère d'automatisme, les dispositions en général, et même les habitudes, ne sont pas des mécanismes tout montés, dont les conditions d'actualisation seraient définitivement arrêtées. Parler de déclenchements-réflexes ou de séquences fixes serait hors de propos dans l'immense majorité des cas. Les termes mêmes d'adaptation ou de flexibilité ne rendent pas suffisamment compte de la place qui peut être laissée à l'initiative et à l'improvisation. Si le jeu dispositionnel semble ainsi comporter toujours quelque latitude ou option ouverte, il reste qu'il est impossible de mettre à distance le réseau entier des dispositions et des habitudes : en écarter certaines, douter de leur efficacité ou de leur bien fondé, c'est nécessairement se laisser capter par d'autres. Ce réseau global, dont on ne peut s'extraire comme le voudrait le doute cartésien, on ne le confondra pas cependant avec un « arrière-plan » causal (au sens de J. Searle), qui tiendrait lieu d'un soubassement autonome, le plus souvent tacite, pour des normes de comportement plus explicites. Comme l'indique S. Laugier (2001), à propos du suivi des règles et de l'activité de langage : « L'arrière-plan ne peut avoir de rôle causal, car il est le langage même – nos usages ordinaires [...] Ce n'est pas du tout la même chose de dire que l'application de la règle est déterminée par un arrière-plan, et de dire qu'elle est à décrire dans l'arrière-plan d'actions et de connexions humaines ».

En même temps qu'elles qualifient un rapport nécessairement pratique à notre environnement, les dispositions et les habitudes entrent dans la formation des perceptions. La co-constitution de la perception et de l'action est du reste un thème récurrent chez les auteurs concernés. Beaucoup évoquent au moins à ce propos la notion d'*affordance* de J.J. Gibson (retravaillée par exemple dans Quéré 1999). D'autres, dans un langage plus comportementaliste, rappellent que les actions effectuées fonctionnent comme des « stimuli », qui orientent notre attention et conditionnent l'organisation du champ perceptif. L'habitude n'en est finalement qu'un cas fondamental : elle « fonctionne dans l'acte, constituant et médiant le stimulus pour l'activité en cours » (Garreta 2002). Forme non thématique d'intentionnalité, elle dissout « l'objet » et l'intériorise, ou symétriquement l'extériorise, à la façon d'une trace, d'un cadre, ou d'une circonstance.

On soulignera le non-représentationnalisme fondamental de ces approches. Il s'agit, à travers elles, de concevoir tous ces dispositifs, non à partir d'un renvoi à une réalité arrêtée, mais comme des modalités singulières de saisie et d'action, d'intervention et de redistribution de soi dans un milieu, qui vont de pair avec un engagement. Au-delà des aspects immédiatement pratiques des situations, un même point de vue s'étend aux croyances (cf. E. Bourdieu 1998). On en propose ainsi une version non-intentionnaliste et non-intellectualiste, qui met au premier plan ce qu'elles ont d'invétérées (comme habitudes), de fondamentalement tournées vers l'action (au moins à titre d'attitudes), et de fondamentalement plastiques vis-à-vis de toute instance de validation (sur le mode d'une doxa).

Comme l'habitude, qui comporte une certaine généralité, le concept de disposition se décline en termes de généralité et de spécificité. Certaines dispositions sont ainsi liées à une pratique particulière ('jouer au tennis', 'bien se comporter en société'), d'autres sont transversales, et fonctionnent comme des principes d'homologation entre des façons d'être, s'inscrivant dans des domaines variés de l'expérience ('être adroit', 'être un grand/petit bourgeois'). Au-delà même des qualités individuelles, ou des styles liés aux positions sociales, on sait qu'on peut caractériser des groupes sociaux entiers à ce niveau des dispositions et des habitus.

On l'aura compris, l'ensemble de ces développements recroise profondément notre approche du phénomène proverbial. Être destinataire, ou partenaire, d'un genre de la parole, n'est-ce pas, finalement, faire vivre un habitus, ou un ensemble de dispositions, prélevé sur le fond général de l'activité de langage ? Le rapprochement est patent, ne serait-ce qu'au plan des mots-clés balisant les problématiques des deux côtés : notion langagière et sociale d'être-au-monde, balayant toutes les strates d'un monde vécu, du « naturel » au « culturel », de l'écologique à l'institutionnel ; orientation fondamentalement pratique, en deçà de toute intellectualité réflexive ; rencontre entre un engagement immédiat dans le temps, et une dimension a-temporelle ; caractère non absolument contraignant, toujours modulable en situation ; vocation à couvrir tous les champs d'expérience ; co-constitution de la perception et de l'action ; complicité native entre perception et connaissance d'une part, action et valeur de l'autre ; variété des niveaux de la généralité impliquée ; dissolution des objectivités et des représentations constituées, à travers les modes de la généralité ; jeu modal entre capacité et normativité, corrélé au large spectre peu ou prou déployé dans chaque prédication proverbiale (qualité, disposition, action) ; indistinction entre simple régulation et institution plus prononcée.

De ce point de vue, le proverbe apparaît comme une forme remarquable de conjugaison, a priori paradoxale, de dimensions qui sont celles-là mêmes que les théories des dispositions et des habitus mettent en valeur. Porteur d'une perspective indissolublement esthétique et éthique, il s'agit d'une parole commune, mais qu'il faut savoir prononcer au moment favorable, pour mettre en avant et styliser un « possible fatidique », ou encore une « nécessité à l'issue non certaine ». Cela implique de jouer avec la normativité ambiguë de l'existence humaine, en accord avec les règles d'un jeu stylistique, tout autant que pratique et moral. On retrouve ici le rapport, à la fois banal et singulier, « constituant » et « constitué », que le proverbe entretient avec le sens commun (cf. supra, 10.1). Rapport bien marqué, qui prend son originalité dans la dimension proprement sémiotique, celle notamment de la ritualisation formulaire et de la citation. En même temps, on rappellera le jeu flottant des suggestions amenées par l'énonciation proverbiales, suggestions non dites, émanant chaque fois d'une symbiose singulière. Un concept de norme trop fortement codifié ne suffirait pas à capter cette capacité à envelopper l'expérience d'une texture perceptive et modale aux manifestations multiples, voire quelque peu anarchiques⁶.

Rappelons que l'ouverture énonciative du proverbe va bien au-delà d'une appréhension en termes de cliché et de lieu commun, qui n'en constitue qu'un premier niveau. Comme nous

⁶ Tout ceci rejoint directement une approche de l'assertion linguistique bien éloignée des visions pragmatiques de facture utilitariste. On se situe ici à un niveau général de l'échange, fait de gestes et de routines linguistiques, où l'on retrouve bien sûr le rôle de l'idiomaticité, au sens d'une première saisie holiste, et sans doute d'un marquage « subjectif » de la parole. On pensera par exemple à la place occupée dans la conversation ordinaire par ce que l'on pourrait appeler les micro-mythes de l'épopée intersubjective : *j'ai travaillé toute la nuit, en ce moment on hiberne, je suis crevé, c'est galère, j'en ai pour une minute, à bientôt, c'est génial !...*

l'écrivions dès notre présentation au chapitre 1, même si le proverbe ne vise pas à subvertir l'ordre langagier ou la doxa commune, il n'en reste pas moins que de ces ordres établis il accuse les traits, et traduit les fluctuations, jusqu'à se montrer volontiers équivoque. D'où parfois un sentiment d'étrangeté, et comme une impression d'énigme, dans ce rappel à une doxa immémoriale, qu'il faut toujours reconformer, raviver, rajuster. Par là il nous engage à une réflexion sur les modes d'exercice d'une normativité que l'on poserait au principe de la médiation entre langue et parole. C'est qu'ici 'norme' ne peut se résoudre simplement en consignes, mais signifie aussi bien cadre de remise en jeu, espace d'évaluation pour la réouverture et la reproblématisation de tout supposé 'code'. La parole est ainsi émission des normes auxquelles elle se mesure, remise en scène de la langue comme système d'attentes et d'obligations, dont la portée est toujours à confirmer, ou sanctionner. Mais, pour le dire encore une fois, il est essentiel de repenser ici les concepts de norme et de normativité, si l'on entend rendre compte d'un travail du figural qui se situe en deçà des normes avérées, hors de l'objectif d'une instauration de normes autres. Une approche classique, d'esprit typologique, n'intervient que dans un second temps, une fois qu'un tel travail se trouve profilé en particulier par les jeux de mimesis, de délocutivité, de surenchère, et du fait de différents types de sanction. Ces mises en œuvre répétées lui donnent effectivement un tour plus systématique, bien mieux déterminé aux plans évaluatif et modal. Mais il importe de ne pas méconnaître que ce résultat passe par une diversité de phases constitutives de cette capacité de reprise et de déplacement des formes sémantiques.

On évoquera à ce propos les aménagements que la *Sémantique interprétative* a connu à travers les années, pour faire une place croissante à ce que F. Rastier appelle désormais *doxa linguistique*, définie comme l'ensemble des normes sémantiques transgénériques et transdiscursives (2004). À l'évidence, le concept vient pallier aux insuffisances de celui, sémique, de *dimension*, seul jusque là, au niveau le plus général du dispositif de la *SI*, à valoriser les aspects doxiques dans le cadre d'une certaine transversalité inter-domaniale, pertinente dans l'analyse de sémantismes tout à fait communs⁷. Dans cette généralisation d'une couche transversale aux discours et aux genres, on reconnaîtra peut-être un écho de nos propres propositions. Toutefois, bien que dite *linguistique*, la doxa évoquée par Rastier reste associée à l'idée d'une axiomatique régulant l'interprétation, ou bien à celle, déjà quelque peu extérieure aux langues, d'une idéologie, ou d'un système catégoriel qualifié d'implicite⁸.

Nous ne pouvons évidemment qu'approuver le principe d'une normativité sémantique qui se retrouverait à travers les genres et les discours, sans pour autant être de nature seulement grammaticale. Mais pour donner à cette idée toute sa portée, il est d'abord essentiel de souligner les modifications de nature que la norme connaît, puisque, de la norme explicite,

⁷ Pour être plus exact, ce fut aussi le cas du concept de topos, tel qu'illustré naguère par l'exemple de 'la fleur au bord de l'abîme', repris de Riffaterre (Rastier, 1989, p. 63-64). Mais la réflexion sur les niveaux de formation du sens les plus « transgénériques et transdiscursifs » n'en a pas été activée pour autant, bloquée sans doute par la notion uniforme et discrétisée de sème, et solidairement, par une conception non microgénétique de la thématization. Notons que le topos, pris en ce sens, relevait du secteur dit *sociolectal* de la *thématique*. Une notion de norme sémantique, surtout trans-générique et trans-discursive, sera beaucoup plus compréhensive – rejoignant ainsi la proposition de Sarfati (2000), d'envisager une doxa qui ne soit pas seulement sociolectale, mais aussi *dialectale* (entendant par là une doxa qui s'intègre à des couches qu'on pourra dire plus « fonctionnelles », ou plus « inhérentes », du sémantisme, sans toutefois répondre nécessairement au modèle, d'esprit plus essentialiste ou immanentiste, proposé antérieurement par O. Ducrot et J.C. Anscombre sous le nom d'« argumentation dans la langue »). Sur la notion de *dimension*, cf. supra, fin du chapitre 4.

⁸ Ainsi : « On ne réfère jamais qu'à une doxa, c'est-à-dire un ensemble d'axiomes normatifs localement établis par le corpus des textes oraux ou écrits faisant autorité dans la pratique en cours. » (Rastier, 2001, p. 108), ou encore, s'agissant des dimensions : « L'ensemble de ces catégories [appelées dimensions] constitue le fond d'évaluations collectives que l'on pourrait appeler *doxa fondamentale* ou *idéologie implicite* » (*ibid.*, p. 225).

publiquement discutée, à la norme invétérée, non réflexive, il y a bien changement de nature. Le terme de *doxa* (ici, linguistique) convient-il alors pour regrouper les divers régimes, et les formats, dans lesquels s’incarnent des normativités aussi génériques ? En quoi, par exemple, peut-il éclairer le sémantisme des prépositions – qui relève bien, pour l’essentiel, d’une perspective transgénérique et transdiscursive ? Convient-il vraiment s’il s’agit de qualifier une facture sémantique commune, tant au niveau des dimensions intégrées qu’à celui des modalités d’assomption par les locuteurs ? Le propos général toutefois rejoint le nôtre : reconnaître une continuité de principe entre système et norme, qu’il s’agisse d’analyser le sémantisme d’une particule grammaticale, ou celui d’une formation lexicale et/ou phraséologique, pour laquelle la perspective, suggérée par le terme de *doxa*, d’une idéologie ou d’une mythologie pratique, avec ses panoplies de « catégories » et de clichés, se présente en effet naturellement. Encore faudrait-il se donner les moyens de distinguer entre ce qui reste de l’ordre d’un habitus aux modulations non problématiques – qu’on pourrait désigner réflexivement comme une *koiné* – et ce qui se trouve engagé dans une dimension plus proprement doxique, c’est-à-dire marqué au plan axiologique et modal, objet possible d’enjeux et de divisions au sein même de la *koiné*. Et c’est là que s’impose selon nous le principe d’une *généricité figurale*, en laquelle normativité explicite, régulation immédiate et mise en œuvre d’une capacité puissent se rejoindre et se moduler. On y verra aussi le moyen de mieux situer la diffusion et la transformation des normes dans la parole à partir d’un principe de *reprise*, susceptible de porter sur une diversité sélective de phases du sens – et d’abord figurales. On dépasse ainsi les conceptions répliquatives (d’une occurrence à l’autre), ou applicatives (d’un type à une occurrence) du phénomène de reprise, tout en donnant consistance à un niveau-pivot, non domanial, celui de nos motifs. On rend compte ainsi de la possibilité même d’une *généricité transposable*, dont la variabilité renvoie à une plasticité inhérente, que les modèles dynamiques tentent de restituer en termes d’instabilité.

En redéployant à ces différents niveaux les notions de norme et de normativité, que celles-ci soient immanentes à la pratique et tacites, ou bien extériorisées et contestables, on cesse d’y voir une sorte de module intermédiaire entre langue et parole. On tend du même coup à annuler toute différence essentielle entre fonctionnement et changement. On en tout cas, on tend à ne plus rapporter une telle différence à un système hypostasié de « la langue », rejoignant de cette façon le point de vue de théoriciens comme E. Coseriu (1969). On s’interdit ainsi de considérer langue et parole comme deux « choses » distinctes, et de traiter la parole comme une réalisation imparfaite d’un possible préalablement défini par un système⁹. Pour toutes sortes de raisons, la langue n’est pas à comprendre comme un potentiel donnant lieu à une actualisation, mais doit en réalité être conçue comme le produit sans cesse remanié d’un habitus idéalisant, nécessaire au linguiste aussi bien qu’au locuteur ordinaire (qui en connaît d’autres versions). C’est là dire en quelque sorte que la normativité propre à l’activité de langage est cause et effet de cette capacité idéalisante, facilement novatrice, qu’elle marque de bout en bout, jusque dans l’abstraction d’un noyau plus étroitement systémique. C’est à cela tout particulièrement que notre modèle sémantique tente de répondre, en proposant une notion de motif, qui soit affine aux dimensions les plus génériques et

⁹ Cf. également l’étude de L.F. Lara dans Lara 1976. On en retiendra par exemple ces deux citations de Coseriu : « Ainsi, ce ne serait pas bien définir le langage que de prétendre qu’il s’agit d’une *activité dans laquelle on emploie des signes (déjà établis)* car il représenterait plutôt une *activité créatrice de signes* ». Ou encore : « Cette langue, déterminée constamment selon sa fonction, *est non pas faite* mais plutôt se fait continuellement dans l’activité linguistique concrète ; il ne s’agit pas de l’*ergon*, mais de l’*energeia* ou plutôt de la *forme* et de la puissance d’une *energeia*. En un certain sens, la langue est un résultat. Toutefois, en général *le résultat n’est pas ce qui est effectivement réel ; il ne l’est que lorsqu’il est lié avec son devenir*. D’autre part, dans le cas de la langue, le *résultat* est en même temps et immédiatement *puissance*, soit la condition requise pour poser des actes ».

morphémiques du langage, mais dont la portée s'étende à divers paliers d'intégration, où peuvent se composer directement généricité figurale et normativité. Cela suppose une redistribution du jeu modal entre les différentes phases microgénétiques de l'activité de langage, et les différents régimes de la *reprise* : habitus/capacité, stéréotype/improvisation, observance/innovation. On peut penser ainsi que la facture microgénétique et phénoménologique de notre dispositif théorique, potentiellement généralisable à bien des cadres dynamicistes, lui permettra de contribuer à l'étude unifiée des modalités cognitives et sociales des interactions.

Greimas, encore. Ce livre aurait certainement pris un tour différent sans le besoin que nous avons ressenti de confronter nos thèses à celles de *Sémantique structurale*, *Du sens* et *Du sens II*, ouvrages que nous prenons comme représentatifs ensemble d'un certain état de la pensée de A.J. Greimas. Cette fin de parcours est l'occasion de rappeler une dette, et de mesurer une distance¹⁰.

Nous avons bien sûr repris – plutôt sous les formes élaborées par F. Rastier – les principes fondamentaux issus du modèle narratologique, notamment dans la distinction opérée entre un niveau actoriel, plus figuratif, et un niveau agonistique, quelque peu retravaillé pour les besoins de notre cause. Le niveau agonistique, en effet, fusionne ici des aspects proprement narratifs avec des aspects topiques. En outre, son caractère intrinsèquement métamorphique implique de le requalifier en termes de *motifs*, eux-mêmes compris, dans le prolongement de nos travaux antérieurs, comme des réseaux de différenciation pour des formations articulant une généricité figurale. Axiologie ('thymique') et modalité ('narration') font aussi partie de notre panoplie conceptuelle, et nous rejoignons naturellement l'idée de les intégrer au sein d'une sémiotique modale, qui contraste fortement avec l'approche logique des mêmes phénomènes. Le point de vue des passions, par contre, ne nous a pas retenus. Non que nous y soyons fermés. Mais d'une part le genre proverbial n'y engage pas, dans la mesure où les dimensions pathémiques y sont délaissées, ou bien largement couvertes par les autres (actantielles, topiques/modales, axiologiques/thymiques). D'autre part, le niveau d'analyse auquel nous nous plaçons en général ne nous engage pas à typer et profiler les contenus de cette façon. Restant toujours tributaire de formes singulières, notre concept *linguistique* de motif ne prend justement pas en compte les séparations, héritées de la narratologie, entre des niveaux sémiotiques abstraits, et celui d'une « manifestation discursive ».

De fait, le modèle narratif greimassien ne se conçoit pas vraiment sans les représentations du lexique et de la prédication, qui le doublent au niveau de ladite « manifestation discursive ». C'est de là d'abord que procèdent nos divergences, même si évidemment nous nous sentons tributaires de la synthèse originale que Greimas a su proposer, puisant pour cela chez Saussure, Hjelmslev, Jakobson, Propp et Lévi-Strauss. Dans la période de son travail qui nous a retenus ici, Greimas tend à subordonner l'enquête lexicale au dégagement de composantes narratives abstraites (actantialité, modalités), et du même coup, paradoxalement, disjoint considérablement ces deux ordres de préoccupation. Comme Propp ou Lévi-Strauss, il postule que les articulations sémantiques essentielles des discours ne font qu'emprunter localement et contextuellement aux lexèmes, qui n'en sont que des points de passage, ou des ressources. Si la thèse n'est guère contestable à ce niveau de généralité, elle ne justifie pas à nos yeux le divorce minutieusement agencé entre, d'une part, le niveau figuratif de la manifestation discursive, et d'autre part, celui du modèle narratif abstrait, le niveau des acteurs

¹⁰ Cf. supra dans *Motifs et proverbes*, 4.1, 4.2, 4.4 ; 5.2 ; et 8 (fin du chapitre).

et des rôles thématiques faisant toutefois office de médiateur¹¹. Dans ce divorce consommé, nous voyons essentiellement l'effet d'un modèle lexicologique tendanciellement statique et finitiste, en tout cas discrétisé (sèmes), qui s'inscrit bien sûr dans l'*episteme* structuraliste alors dominante. Selon ce modèle, tout apport lexical devrait pouvoir s'analyser selon un principe de partition entre *figure nucléaire* (Ns) et *contexte* (Cs), tous deux exprimables en termes de sèmes (1966, p. 43-50). Tout se résume alors dans la formule : sémème = Ns + Cs, que Greimas illustre par l'exemple de 'tête'. Son noyau Ns aurait pour principaux sèmes nucléaires : /extrémité/, /superativité/, /sphéroïdité/ ; les contextes Cs se chargeraient d'en pondérer l'intervention, tout en apportant des sèmes supplémentaires, dits classématiques, engendrant ainsi les acceptions : tête [comme partie du corps], tête [d'une aiguille], tête [du peloton], avoir la tête bien pleine / la tête dure / une sale tête, etc.

On aurait pu imaginer que, sur ces bases, une évolution se dessinerait en direction d'une plus grande souplesse dans la définition et la pluralisation des figures nucléaires. On se serait ainsi rapproché – quoique dans le cadre discret d'une analyse sémique – de notre propre notion de motif morphémique-lexical, qui s'organise autour de principes de transposabilité et d'instabilité. Mais il aurait fallu pour cela lever plusieurs obstructions – à supposer que l'on envisage pareille évolution.

Il semble d'abord qu'à travers la notion même de figure nucléaire, Greimas reste attaché à un mode d'explication qui valorise la recherche d'un pôle fixe, ayant valeur d'invariant, ou de noyau commun, contrastant avec l'infinie diversité des thématiques, et des valeurs endossées dans les textes. C'est aussi une certaine intuition du sème comme quantité sémique discrète et stabilisée, qui fait obstacle à l'adoption d'un cadre d'emblée dynamiciste, ouvert à des jeux de motivation, plutôt qu'à des procès d'instanciation¹².

C'est ensuite le statut du figuratif qui fait problème. Nous le voyons flotter, sans que sa position soit vraiment clarifiée. Il y a d'abord un figuratif à l'état libre, de type gestaltiste (configuration, geste), que l'on retrouve dans le matériau sémique des figures nucléaires. Il y a ensuite le figuratif lié, réalisé dans les discours, qui lui par contre ne se dégage pas de structures catégorielles (« classématiques »). Le programme de *Sémantique structurale* comportait d'explicitier leur relation, puisqu'il était question d'assurer l'aller-retour entre le modèle lexicologique Ns + Cs, et les modèles classiques de dictionnaire, qui privilégient les usages dénominatifs et le genre de la définition (p. 82-87). De là aurait pu découler un déplacement du statut du figuratif dans le Ns, et parallèlement une réorganisation du modèle dictionnaire. Mais il aurait fallu pour cela que le figuratif invoqué au niveau des Ns se dégage d'une première couche phénoménologique sensible et pratique, pour devenir ainsi *figural*, et donner l'idée d'une transposabilité immédiate, en même temps que celle d'une plasticité spécifique, définitoire d'une phase du sens élaborable comme telle. Et il aurait fallu, dans le même temps, repenser le modèle de l'article de dictionnaire. Or, lorsqu'il évoque concrètement cette possible refonte, Greimas finalement ne s'écarte guère de la structure habituelle, à ceci près qu'il envisage d'ajouter aux composantes qu'il appelle configuratives (forme et méréologie) et taxiques (paradigme classificatoire, traits différentiels), une

¹¹ Ce principe est encore très clairement affirmé dans l'article « Les actants, les acteurs et les figures » (1973, repris dans *Du sens II*, p. 49-68).

¹² Greimas n'aimait guère le terme de *dynamique* : « ... cette bêtise qu'a incarnée tout le temps pour moi le mot 'dynamique'. Par exemple, voyez-le dans les sciences humaines : il cache l'ignorance tout simplement » (extrait d'un débat avec P. Ricœur, p. 209 de la retranscription dans Hénault 1994).

« composante fonctionnelle, tant pratique que mythique »¹³. En somme, même si la valorisation du figuratif comme *Gestalt* introduit à un certain niveau une rupture avec une perspective étroitement catégorielle, il n'en reste pas moins que les dimensions « mythiques » n'y sont pas directement intégrées, et doivent être récupérées à un autre niveau.

Cette difficulté à émanciper le figuratif de sa première couche sensible ou imaginaire, pour aller vers une notion générique de figural¹⁴, se ressent également dans la place que Greimas fait aux motifs de la narratologie, qu'il distingue fortement des fonctions narratives, et traite comme des accessoires purement figuratifs pour la mécanique narrative (1983, p. 60) : « On sait, par exemple, que l'analyse narrative des contes populaires laisse en suspens le problème des *motifs*, séquences mobiles, substituables les unes aux autres dans les mêmes fonctions narratives, susceptibles, aussi, d'assumer des fonctions différentes, de se présenter comme des variantes autonomes ou comme des récits indépendants. La distinction de deux niveaux d'organisation sémiotique – narratif et figuratif – permet de lever, théoriquement, cette difficulté, en expliquant, entre autres, la permanence structurelle des récits et les migrations intertextuelles des motifs ». En forçant le trait, les motifs en question, dépouillés par méthode de toute densité propre, semblent ne plus être que l'habillage discursif de structures narratives, seules douées de permanence. Mais si on envisage, à l'inverse, de voir le niveau de la « manifestation » (appellation peu satisfaisante, de notre point de vue), comme traversé lui-même par l'ensemble des dimensions du sémantisme, on commencera d'interpréter ces figures « migrantes » qui y paraissent, comme synthétisant elles-mêmes toutes ces dimensions, et engageant directement à leur transposition – donc non pas seulement à un niveau figuratif détaché¹⁵.

On voit bien, à ce propos, la difficulté qui est celle de Greimas à envisager que l'on puisse analyser *directement* les unités lexicales sur le modèle de figures mythiques – tantôt coalescentes, formant des pelotes de traits prédicatifs, tantôt articulables en termes de motifs et/ou de topoï. Greimas donne l'exemple de l'acteur mythique *jaguar*, que le mythe – repris d'une analyse de Lévi-Strauss – fait exister tantôt comme *animal*, tantôt comme *humain* (changement de classème), en lui assignant, selon les dimensions traitées, des fonctions différentes de *consommateur*, ou de *maître du feu* (1970, p. 194-195). A supposer, dit-il, que l'on entreprenne de constituer un dictionnaire mythologique, il serait difficile de faire entrer tout cela dans un plan de composition inspiré de l'article de dictionnaire classique. Cela n'est guère contestable, mais on peut penser que c'est plutôt la notion de figure nucléaire qu'on aurait pu invoquer ici, s'il s'agissait de rapprocher description du lexique et description des figures mythiques. Encore aurait-il fallu concevoir ladite figure nucléaire sur un mode beaucoup plus radicalement métamorphique, en y intégrant – au moins sous la modalité du possible – des esquisses narratives et topiques directement engagées dans les univers « mythiques ».

¹³ Cf. l'exemple du lexème *automobile* dans *Du sens II* (p. 21) : «... une définition du lexème 'automobile' qui se voudrait exhaustive devrait comprendre (a) non seulement une composante *configurative*, décomposant l'objet en ses parties constitutives et le recomposant comme une forme, (b) et une composante *taxique*, rendant compte par ses traits différentiels de son statut d'objet parmi les autres objets manufacturés, (c) mais aussi sa composante *fonctionnelle* tant pratique que mythique (prestige, puissance, évasion, etc.) ».

¹⁴ Notion générique de figural, dont le figuratif, en retour, ne serait plus qu'une particularisation, ou un emblème.

¹⁵ Notons que restituer aux motifs « figuratifs » de la narratologie leur épaisseur sémantique n'implique nullement de les assimiler directement aux étapes-clés de la dialectique narrative du texte – ce qui peut en effet nécessiter un certain découplage.

Si donc l'approche greimassienne donne toute priorité logique à des structures taxinomiques et narratives décrochables en principe de leur manifestation discursive, c'est en grande partie faute de les intégrer d'emblée à un modèle élargi et « dynamisé » du lexique. La notion même de structure taxinomique semble calquée sur celle, lévi-straussienne, de *code*, qu'elle vient seulement complexifier : si bien que l'on reconduit avec elle une opposition entre *code* et *manifestation*, pour faire le pont entre l'analyse des mythes, et une sémiotique qui reste attachée à la spécificité linguistique (Greimas, 1970, p. 196). Ce faisant, on aggrave les difficultés, en raison des rigidités de la notion de code, fait de différences déjà stabilisées, et converties en oppositions¹⁶.

Nous ne reviendrons pas non plus ici sur nos divergences d'avec un point de vue qui ordonne les niveaux suivant une priorité logique, valant comme un « plus » de profondeur : le niveau actantiel venant avant celui des acteurs et des rôles thématiques, lui-même prioritaire sur celui des figures et configurations discursives, tandis que le niveau taxinomique les précède tous. Nous ne jouons pas de la même façon de l'opposition entre surface et profondeur, surtout s'il s'agit d'en faire le repère orienté d'un parcours génératif. Encore une fois, c'est pour nous un certain état de la forme qui est le plus profond, et séminal pour le reste. On se rattache ainsi aux métaphores merleau-pontyennes du langage comme corps, et non comme vêtement, de la pensée : corps qui se module, si l'on veut, en tissus, nervures, veinures, humeurs, passant à travers les strates de la thématique.

Ce qui ne laisse pas d'étonner, également, dans cette disjonction entre le taxinomique/narratif et le figuratif/discursif chez Greimas, avec toutes ses conséquences pour la sémantique, c'est qu'elle est avancée sur le fond d'une conception finalement très phénoménologique du figuratif, d'emblée ouverte à toute la richesse physiologique, praxéologique, émotionnelle, du monde sensible. Mais cette richesse ne se reflète que peu à peu dans certains aspects de ses modèles lexicaux ou textuels, avec la thymicité, les figures visuelles et gestuelles, et jusqu'aux passions¹⁷. Notre point de vue a été justement de comprendre d'emblée les niveaux linguistiques et sémiotiques les plus génériques comme *figuraux*, c'est à dire non verrouillés dans quelque strate d'expérience que ce soit, tout en restant dans une continuité de principe avec des valeurs sensibles, corporelles, intersubjectives, pratiques, associés à des champs phénoménologiques (selon les modèles du *Lebenswelt* husserlien, ou de *l'Etre-au-monde* merleau-pontyen). C'est en prenant parti pour des modèles de ce type, et en faisant le pari de leur transposabilité à tous les niveaux du jeu sémiotique, que nous avons pu proposer notre conception de la généricité en général, et linguistique en particulier.

¹⁶ C'est en radicalisant, au contraire, la distinction entre *différence* et *opposition*, et en pluralisant la notion de *figure* (déclinée en image, forme-schéme, et matrice), que J.F. Lyotard avait naguère mené sa recherche sur le figural dans le discours (1971, par ex. pp. 135-160, 277-279). Recherche orientée aussi par une perspective freudienne sur le désir (transgression des écarts systémiques, matrice inconsciente, énergétique et métamorphose des représentations).

¹⁷ Un exemple de figure gestuelle, intéressant du point de vue de la sémantique lexicale (Greimas 1970, p. 85) : « Un geste naturel tel que *nager*, aura le sens « nager » au niveau des comportements pratiques, s'il a un nageur pour sujet, et l'eau comme environnement ; mais, comme le remarque C. Bremond, Superman se déplaçant dans les airs conserve comme prédicat gestuel, la même figure du *nager*. Reste que c'est en partant du contenu des langues naturelles, en cherchant à décrire la figure sémique recouverte par le lexème *nager* dans l'expression « je nage complètement », qu'on verra peut-être le plus vite que cette figure se réduit à un mouvement désordonné des membres ». Ce court passage comporte un remarquable insight : dégager la « figure gestuelle » des milieux et des inscriptions matérielles particuliers où elle se réalise, et pour cela convoquer un sens « figuré ». En même temps, l'analyse s'arrête là. Ce que nous appellerions pour notre part un motif de *nager* n'est pas identifié comme tel, et n'est évoqué que pour éclairer la composition de la figure gestuelle du *nager*.

Au plan de la théorie, il s'est alors agi d'explorer plus avant les conditions d'un rattachement de la sémantique aux conceptions continuistes et dynamicistes qui se retrouvent ailleurs, dans les sciences de la nature comme dans celles de l'homme et de la société. Nous l'avons fait en développant une théorie des formes sémantiques qui puisse répondre pleinement à cette exigence d'une continuité entre champ perceptif et champ discursif. Dans ce « continuisme » de principe, il ne faut pas voir nécessairement l'effet d'une ré-introduction du sujet, ni celui d'une majoration des seules composantes sensibles de la thématique ; pas seulement non plus un expédient pour introduire de la gradualité, ou de l'intensité, dans les jeux catégoriels en général. Ce continuisme s'inscrit directement dans une réactualisation des approches gestaltistes et microgénétiques des champs et des formes. Comme nous l'avons dit, nous rejoignons ainsi les efforts de chercheurs qui, dans le cadre d'une psychologie culturelle et génétique, ou dans celui d'une naturalisation de la phénoménologie, approfondissent les théories dynamicistes, et les font progresser, d'une première phase que l'on a pu qualifier de morphodynamique (centrée sur les configurations), à une autre, qui soit plus authentiquement microgénétique, c'est à dire où se voient d'emblée prises en compte les dimensions praxéologiques, empathiques, physionomiques, émotionnelles, intervenant dans la constitution des champs¹⁸. Les linguistiques cognitives devraient se sentir interpellées par ces évolutions : elles y trouveraient une meilleure filiation philosophique et épistémologique, et rejoindraient du même coup des problématiques dont les neurosciences se font directement l'écho.

En prenant ici le pré-texte du proverbe, nous avons surtout exploré les liens entre lexique, prédication, énonciation, structures narratives et topiques. Les modalités de cette recherche tiennent beaucoup au cadre d'inspiration phénoménologique et microgénétique que nous venons de rappeler¹⁹. Il reste à poursuivre, dans ce même esprit, une enquête analogue au niveau plus syntactico-sémantique des prédications, en élaborant les théories constructivistes de la grammaire à la lumière des diverses phases de sens qui s'y trouvent impliquées.

Ce livre, quant à lui, a tenté de refléter son premier objet, le proverbe, dans sa singularité, sa complexité hétéroclite, sa diversité de fonctions sociales. Cela nous a sans doute poussé à franchir les frontières disciplinaires, selon des modalités dont on ne s'attend pas à ce que tous nos lecteurs les approuvent nécessairement. Outre qu'un tel projet s'inscrivait naturellement dans notre itinéraire, on nous accordera que ces frontières ne sont ni intangibles, ni imposées par l'objet. Si nous sommes revenus, notamment, sur le partage entre sémantique et sémiotique, c'est dans un cadre que nous pourrions étiqueter comme celui d'une linguistique phénoménologique, et que nous estimons en prise avec beaucoup de perspectives actuelles

¹⁸ On se reportera notamment aux travaux de J.L. Petit, ou à ceux de V. Rosenthal, qui dégagent les cadres épistémologiques généraux, ainsi que des faits saillants, appuyant ce même type d'approches dans divers domaines (perception de l'action, constitution sociale de l'intersubjectivité, processus de la lecture). On citera également les travaux de J.P. Durafour, qui proposent un cadre d'inspiration phénoménologique pour une sémantique génétique, et l'appliquent au problème de la lecture (2005a et b). [Ajout juin 2009] Et plus récemment, les travaux de D. Piotrowski, qui font converger phénoménologie husserlienne et objectivité linguistique saussurienne, les neurosciences étant aussi convoquées comme instance tierce. Voir son ouvrage *Phénoménalité et Objectivité Linguistique*, 2009, Champion.

¹⁹ Rappelons que nous reprenons ce cadre en le détachant des problématiques fondationnalistes et intentionnalistes qui l'ont historiquement marqué (intentionnalité dirigée vers l'objet, fondation de la parole dans l'anté-prédicatif). De plus, nous nous situons dans une lignée merleau-pontyenne (être-au-monde, compris comme être-au-monde-et-au-langage), plutôt que husserlienne. A travers ces choix, ou ces modulations, nous rejoignons en bonne part les conceptions wittgensteiniennes, et nous accordons sans doute aussi avec certaines thèses du pragmatisme américain, de tonalité plus sociologique ou psychologique (Dewey). Cf. notamment les travaux réunis dans la collection « Raisons pratiques », publiée par l'EHESS.

des différentes sciences cognitives, humaines, sociales. C'est à redessiner la cartographie de leurs échanges que nous espérons avoir ainsi contribué.

Bibliographie

- Bourdieu, E. (1998). *Savoir Faire. Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*. Paris, Le Seuil.
- Bourdieu, P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris, Le Seuil.
- Cadiot, P., Visetti, Y.-M. (2001). *Pour une théorie des formes sémantiques – motifs, profils, thèmes*. Paris, Presses universitaires de France.
- Chauviré, C., Ogien, A. (éd.) (2002). *La régularité – habitude, disposition et savoir-faire dans l'explication de l'action*. Raisons pratiques, 13. Paris, Editions de l'EHESS.
- Coseriu, E. (1969). « Sistema, norma, e 'parola' », *Studi linguistici in onore di Vittore Pisani, Brescia*, Paideia Editrice, pp. 235-253. Traduction d'un article paru en 1952 en espagnol dans la *Revista de la Facultad Humanidades y Ciencias*, Montevideo, p. 113-177. Version allemande dans Coseriu, 1971, *Sprache, Strukturen und Funktionen, XII Aufsätze*, Tübinger Beiträge zur Linguistik, Tübingen.
- Coseriu, E. (1958/2007). *Synchronie, diachronie et histoire*. Traduction par T. Verjans de *Sincronia, diacronia e historia. El problema del cambio lingüístico* (1958). Texte français intégral disponible sur <http://www.revue-texto.net/Parutions/Parutions.html>.
- Coseriu, E. (2001). *L'homme et son langage*. Louvain – Paris, Éditions Peeters.
- Ducrot, O. Anscombre, J.-C. (1983). *L'argumentation dans la langue*. Bruxelles, Mardaga.
- Durafour, J.P. (2005a). « De la double référence du langage en sémantique génétique ». A paraître dans *Sens et références. Mélanges offerts à G. Kleiber*. Université de Strasbourg.
- Durafour, J.P. (2005b). *Etudes sur la perception et la compréhension du langage : la sémantique génétique*. Ouvrage à paraître.
- Garreta, G. (2002). « Une régularité sans répétition ? L'habitude comme schème dynamique ». In Chauviré & Ogien (éd.) p. 137-160.
- Greimas, A.-J. (1966). *Sémantique structurale*. Paris, P.U.F.
- Greimas, A.-J. (1970). *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris, Le Seuil.
- Greimas, A.-J. (1970 [1960]). « Les proverbes et les dictons », in *Du sens. Essais sémiotiques*, p. 309-314. Repris de « Idiotismes, proverbes, dictons », in *Cahiers de lexicologie*, 2, 1960.
- Greimas, A.-J. (1983). *Du sens II. Essais sémiotiques*. Paris, Le Seuil.
- Hénault, A. (1994). *Le pouvoir comme passion*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Lara, L.F. (1976). *El concepto de norma en lingüística*. El Colegio de Mexico. Traduction en français du chapitre « Le concept de norme dans la théorie de Eugenio Coseriu » disponible sur le site du Conseil supérieur de la langue française au Québec : <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/PubF101/F101P1.html>.
- Lassègue, J. (2003a). « Note sur la construction des formes sémantiques en anthropologie et en linguistique : catégorisation, linguistique, parenté, rituel ». *Langages* 150, p. 106-125.
- Lassègue, J. (2003b). « Remarques anthropologiques sur la question de l'émergence du sens ». Chapitre 13 in M. Siksou, ed., *Variation, construction, et instrumentation du sens*, p. 321-353. Hermes Sciences, Lavoisier, Paris.
- Laugier, S. (1999). *Du réel à l'ordinaire. Quelle philosophie du langage aujourd'hui ?*. Paris, Vrin.
- Laugier, S. (2001). « Où se trouvent les règles ? ». *Archives de philosophie*, 64, P. 505-524.
- Liotard, J.F. (1971). *Discours, figure*. Paris, Klincksieck.
- Petit, J.-L. (2003). « La spatialité originaire du corps propre. Phénoménologie et neurosciences ». In G. Longo éd. *Géométrie et cognition*, p. 139-171, *Revue de synthèse*, T. 124, 5^e série.
- Petit, J.-L. éd. (2003). *Repenser le corps, l'action et la cognition avec les neurosciences*. Dossier de la revue *Intellectica* 2003/1-2.
- Piotrowski, D. (2005). *Du sens en langue. Aspects neurobiologiques, structuraux et phénoménologiques*. Cahiers du CREA, 21. Editions CREA/Ecole Polytechnique.
- Piotrowski, D. (2009). *Phénoménalité et Objectivité Linguistique*. Paris, Champion, sous presse.
- Quéré, L. (1999). « Action située et perception du sens ». In M. de Fornel, L. Quéré (éd.), *La logique des situations*, p. 301-338, Raisons pratiques, Editions de l'EHESS, Paris.
- Rastier, F. (1989). *Sens et textualité*. Paris, Hachette. Disponible sur www.revue-texto.net (2004).
- Rastier, F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Rastier, F. (2004). « Doxa et lexique en corpus - pour une sémantique des idéologies ». *Actes des Journées Scientifiques en linguistique 2002-03*, J. Pauchard et F.Canon-Roger (éd.), CIRLLLEP, Presses Universitaires de Reims, 2004, n° 22.

- Rosenthal, V. (2004a). « Microgenesis, immediate experience and visual processes in reading ». In A. Carsetti (éd.), *Seeing, Thinking and Knowing – Meaning and Self-Organisation in Visual Cognition and Thought*, p. 221-243, Kluwer Academic Publishers.
- Rosenthal, V. (2004b). « Perception comme anticipation : vie perceptive et microgenèse ». In R. Sock & B. Vaxelaire (éd.) *L'Anticipation à l'horizon du présent*, p. 13-32. Bruxelles, Mardaga,.
- Rosenthal, V. (2004c). « Formes, sens et développement : quelques aperçus de la microgenèse ». Disponible sur www.revue-texto.net.
- Rosenthal, V., Visetti, Y.-M. (1999). « Sens et temps de la Gestalt ». *Intellectica*, 28, p. 147-227.
- Rosenthal, V., Visetti, Y.-M. (2003). *Köhler*. Paris, Les Belles Lettres.
- Sarfati, G.-E. (1996). *La sémantique : de l'énonciation au sens commun*. Mémoire présenté pour l'H.D.R., Université de la Sorbonne, Paris. Disponible sur www.revue-texto.net.
- Sarfati, G.-E. (2000). « De la philosophie et l'anthropologie à la pragmatique : esquisse d'une théorie linguistique du sens commun et de la doxa ». Groupe d'Etudes en Psycholinguistique et Didactique, *Cognition, langue et culture, éléments de théorisation didactique*, Actes de la journée du 17 mars 2000, Paris, p. 39-52.